

Les Mines de Falun

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann

Publication:

Source : Livres & Ebooks

Par un beau jour de juillet resplendissant des feux du soleil, une foule nombreuse couvrait les quais de Gøethaborg. Un riche vaisseau marchand de la compagnie des Indes orientales, revenant de son lointain voyage après une heureuse traversée, avait jeté l'ancre dans le port de Klippa, et laissait joyeusement flotter dans l'azur des cieux ses longues banderoles et son pavillon suédois. Cependant des centaines de barques, de nacelles et de canots surchargés de marins qui poussaient des cris d'allégresse fendaient les ondes claires et argentées de la Gøethaëlf; et les canons du fort de Masthuggetorg envoyaient à la mer le tonnerre de leurs saluts retentissants.

Messieurs de la compagnie des Indes se promenaient sur le quai, et calculaient, la figure radieuse, les riches bénéfiques qui leur revenaient. Leur cœur s'épanouissait en voyant que leur entreprise hasardeuse se consolidait d'année en année, et qu'un commerce étendu rendait de plus en plus florissante la bonne ville de Gøethaborg. Chacun regardait avec plaisir ces braves négociants et partageait leur ivresse; car leur gain apportait dans la cité une sève et une vigueur nouvelles et en augmentait le mouvement et l'activité.

L'équipage du vaisseau, fort de près de cent cinquante hommes, débarquait dans une multitude de chaloupes expressément consacrées à ce service; et s'appropriait à célébrer son *høensning*. Ainsi s'appelle la fête donnée en pareille occasion par tout l'équipage, et qui dure souvent plusieurs journées. Des musiciens, vêtus chacun d'un costumé différent, bizarrement accoutrés, ouvraient la marche au son des violons, des flûtes, des hautbois et des tambours, qu'ils battaient violemment, pendant que d'autres entonnaient toutes sortes de joyeuses chansons. Les matelots suivaient deux à deux. Les uns, ayant leurs vestes et leurs chapeaux chamarrés de rubans de diverses couleurs, agitaient en l'air des banderoles; d'autres dansaient; tous faisaient au loin retentir les airs d'éclatants cris de joie.

Ainsi le cortège alla des quais aux faubourgs, jusqu'à celui de Haga, où l'on se proposait de faire bombance dans un *gæstgifvaregard*.

Là coula par torrents la meilleure bière, et l'on vida *bumper* sur *bumper*; comme il arrive toujours quand des marins reviennent de longs voyages, nombre de jolies fillettes se joignirent à ceux-ci. La dusse commença; la gaieté générale s'accrut par degrés, les clameurs devinrent plus folles et plus sauvages.

Un seul marin, beau jeune homme à la taille élevée, qui comptait vingt ans à peine, s'était secrètement éloigné de cette scène de tumulte, et s'était assis sur un

banc, près de la porte de l'auberge.

Quelques matelots s'approchèrent de lui, et l'un d'eux s'écria en riant à gorge déployée :

- Elis Frøebom! Elis Frøebom! es-tu donc retombé dans ta folle mélancolie? perds-tu encore ton temps à de sottises pensées? Écoute, Elis, si tu ne prends point part à notre høensning, tu feras mieux de quitter tout à fait le service. Au reste, tu ne seras jamais un bon marin. Tu as du courage, c'est vrai; tu es brave dans les dangers, mais tu ne peux pas boire; et tu aimes mieux garder tes ducats dans ta poche que de les jeter à ces rats de terre qui nous hébergent. Bois, gaillard que tu es! ou le diable marin *Næcken* et tout le *Troll* se jetteront sur toi.

Elis Frøebom se leva aussitôt, jeta sur le matelot des yeux étincelants, prit la coupe remplie d'eau-de-vie jusqu'au bord, et la vida d'un seul trait.

- Tu vois, Jøens, dit-il ensuite, que je puis boire comme un de vos vaillants ivrognes, et le capitaine décidera si je suis un bon marin. Mais maintenant, mets un frein à ta méchante langue, et file ton nœud! votre délire sauvage me répugne. Ce que je fais ici ne vous regarde point.

- Eh! répliqua Jøens, tu es Néricien de naissance, et les Nériciens sont tristes et mélancoliques. Attends un peu, Elis, je vais t'envoyer quelqu'un qui te fera lever de ce banc ensorcelé sur lequel le *Næcken* t'a placé.

Bientôt après, une jeune fille belle et parée sortit du *gæstgifvaregard*, et s'assit auprès du sombre Elis, qui, redevenu silencieux, absorbé dans ses réflexions, venait de se rasseoir sur son banc. À la parure, à toutes les manières de cette jeune fille, on voyait que malheureusement elle s'était sacrifiée à la débauche; mais une vie de désordres n'avait pas encore exercé son pouvoir destructeur sur les traits doux et divinement beaux de sa figure. Ce n'était point une repoussante effronterie, c'était une mélancolie profonde qu'exprimaient les regards de ses yeux noirs.

- Elis, dit-elle, vous ne voulez donc prendre aucune part à la joie de vos camarades? n'avez-vous donc aucun plaisir d'être revenu chez vous, d'avoir échappé aux dangers menaçants des vagues trompeuses et de fouler de nouveau le sol de votre patrie?

La jeune fille prononça ces paroles doucement et à voix basse, en entourant le jeune homme de ses bras. Elis Frœbom sembla sortir d'un rêve profond, il regarda les yeux de la jeune fille, lui prit la main et la serra contre sa poitrine. On voyait bien que cette douce voix s'était insinuée dans son cœur.

- Hélas ! dit-il enfin après avoir recueilli ses pensées, je ne saurais jamais participer à la joie bruyante de mes camarades. Entre, mon enfant, chante et réjouis-toi avec les autres, si tu peux ; mais laisse seul ici le triste et morne Elis, il gâterait tous tes plaisirs !... Mais attends, tu me plais beaucoup, et il faut que tu te souviennes quand je serai retourné en mer !

À ces mots, il prit dans sa poche deux ducats brillants, tira de son sein un foulard des Indes, et donna le tout à la jeune fille.

Les larmes lui vinrent aux yeux. Elle se leva, posa les ducats sur le banc, et lui dit : - Ah ! gardez vos ducats ; ils ne servent qu'à m'attrister davantage ; mais je porterai ce beau foulard en souvenir de vous, et l'année prochaine, vous ne me trouverez plus ici, quand vous viendrez tenir votre hoensning à Haga.

Et la jeune fille, se cachant la figure dans ses mains, ne retourna plus dans l'auberge, mais elle suivit la rue, et s'en alla d'un autre côté.

Elis Frœbom se replongea dans ses sombres rêveries. Les cris de joie qui par-taient de la taverne devinrent plus violents :

- Ah ! que ne suis-je enseveli au fond de la mer ! s'écria Elis, car dans cette vie il n'y a pas d'être avec lequel je puisse me réjouir.

Une voix dure et sourde murmura derrière lui :

- Il faut que vous ayez éprouvé beaucoup de malheurs, jeune homme, puisque dès à présent, à un âge où vous devriez seulement commencer à vivre, vous souhaitez la mort.

Elis se retourna et aperçut un vieux mineur qui, les bras croisés, s'appuyait contre les planches qui entouraient l'auberge, et qui le regardait d'un œil profondément perçant.

À mesure qu'Elis contemplait l'inconnu, il lui semblait qu'au sein de la profonde et sauvage solitude dans laquelle il se croyait perdu, une figure connue s'avançait amicalement vers lui pour le consoler. Il se remit, et raconta au nouveau venu que son père avait été un brave marin, mais qu'il avait péri dans un naufrage, où lui son fils avait été sauvé comme par miracle. Ses deux frères, devenus soldats, étaient morts sur le champ de bataille, et lui seul avait entretenu sa mère délaissée avec la riche paye qu'il avait reçue après chaque voyage aux Indes. Destiné dès sa naissance à la marine, il avait bien été forcé d'y rester, et il s'était estimé très heureux d'entrer au service de la compagnie des Indes. Cette fois les bénéfices avaient été plus considérables que jamais, et chaque matelot, outre sa paye, avait encore reçu une forte récompense ; de sorte que, le gousset rempli de ducats, il s'était précipité joyeusement vers la petite cabane que sa mère avait habitée. Mais des figures inconnues l'avaient regardé par la fenêtre, et une jeune femme, après lui avoir enfin ouvert la porte, lui avait appris d'un ton sec et maussade que sa mère était morte depuis déjà trois mois, et qu'il pouvait aller recueillir à la maison de ville le peu de haillons qui étaient restés après le payement des frais d'enterrement. La mort de sa mère lui déchirait le cœur ; il se sentait abandonné du monde entier, seul et comme jeté par la tempête sur un roc isolé. Toute sa carrière maritime lui semblait manquée et sans but. Il pensait que sa mère, peut-être mal soignée par des étrangers, avait dû mourir sans consolation. Il lui paraissait horrible et impie d'être allé sur mer et de n'être pas plutôt resté chez lui pour nourrir et assister sa pauvre mère. Il dit en finissant que ses camarades l'avaient conduit de vive force au hœnsning, et qu'il avait cru que les liqueurs fortes amortiraient sa douleur. Mais, au contraire, il éprouvait maintenant un sentiment pénible ; il lui semblait que toutes les veines de sa poitrine s'étaient rompues, et qu'il allait perdre tout son sang.

- Eh ! dit le vieux mineur, tu retourneras bientôt en mer, Elis, et alors ta douleur sera promptement passée. Les vieilles gens meurent ; ainsi va le monde ; et ta mère, comme tu l'avoues toi-même, n'a fait que quitter une vie de misère et de privations.

- Ah ! répliqua Elis, voilà justement ce qui me désole ; personne ne croit à ma douleur, et l'on va même jusqu'à m'appeler fou et imbécile. Je ne retournerai plus en mer. Oui, autrefois, mon cœur s'épanouissait lorsque le vaisseau, déployant ses voiles comme des ailes magnifiques, voguait sur l'Océan ; que les ondes bruissaient et s'agitaient avec une joyeuse harmonie, et que le vent sifflait à travers les cordages qui craquaient. Alors je poussais sur le pont des cris de joie avec mes camarades, et puis, si j'étais de quart par une nuit tranquille et sombre, je pensais au retour et à ma bonne vieille mère, et au plaisir qu'elle aurait de revoir son Elis !

Oh ! alors je pouvais gaiement assister au hoensning après avoir versé mes ducats sur les genoux de ma mère, et lui avoir donné de beaux foulards et autres marchandises du pays lointain. Ses yeux resplendissaient de bonheur ; elle joignit ses mains au-dessus de sa tête, toute remplie de plaisir et de joie ; elle trottait à petits pas pour apporter à son Elis une bouteille de la meilleure ale qu'elle avait réservée pour moi. Et quand, le soir, j'étais assis près d'elle, je lui décrivis des hommes étranges que j'avais vus, leurs mœurs et coutumes, et tout ce qui m'était arrivé d'extraordinaire pendant la longue traversée. Elle écoutait ces récits avec plaisir et me parlait à son tour des aventures merveilleuses de mon père du côté du pôle nord. Elle me répétait mainte effrayante tradition maritime que j'avais entendu conter cent fois, et que pourtant je ne pouvais me lasser d'entendre. Ah ! qui me rendra ces plaisirs ? Non, jamais je ne retournerai sur mer ; que ferais-je parmi mes camarades, qui se moqueraient de moi ? et comment prendre goût à un travail qui me semblerait vain et inutile ?

- Je vous entends parler avec plaisir, jeune homme, dit le vieillard quand Elis eut achevé. J'ai déjà observé pendant plusieurs heures votre conduite, sans que vous m'avez aperçu. Toutes vos actions, toutes vos paroles, prouvent que vous avez une âme naïve, pieuse et réfléchie et le ciel n'aurait pu vous accorder un plus beau don ; mais jamais vous n'avez rien valu pour être marin. Comment la vie sauvage et agitée qu'on mène sur mer pouvait-elle convenir à un mélancolique enfant de la Néricie ? car je vois aux traits de votre figure, à votre maintien, que vous êtes de cette province. Vous faites bien de quitter, une fois pour toutes, ce genre de vie. Mais vous ne voudrez pas rester les bras croisés ? Suivez mon conseil, Elis Frøebom ! allez à Falun, et faites-vous mineur. Vous êtes jeune et vigoureux, vous serez bientôt certainement garçon mineur, puis travailleur, maître mineur, et ainsi de suite. Vous avez de bons ducats dans la poche, vous les placerez, vous gagnerez encore, et parviendrez peut-être à posséder un *hemman* ou portion de mine. Suivez mon conseil, Elis Frøebom, faites-vous mineur.

Elis Frøebom fut presque effrayé des paroles du vieillard.

- Comment ? s'écria-t-il, que me conseillez-vous ? J'irais quitter cette terre belle et libre, ce beau ciel serein et plein de soleil qui m'entoure, me ranime et me récrée ; je descendrais dans cet affreux gouffre infernal, et, semblable à une taupe, j'y fouillerais la terre en cherchant des métaux pour un misérable gain ?

- Voilà bien les hommes ! s'écria le vieillard en colère, ils méprisent ce qu'ils ne peuvent connaître ! Un misérable gain ! comme si tous les tourments cruels qu'on

se donne sur la superficie de la terre, tels que ceux qu'engendre le commerce, étaient plus nobles que le travail du mineur, dont l'application assidue met à découvert les trésors les plus secrets de la nature ! Tu parles de gain misérable, Elis Frœbom ! Eh ! peut-être s'agit-il de quelque chose de plus grand. La taupe fouille la terre par un instinct aveugle ; mais il est possible que dans les plus profonds abîmes, à la faible lueur des lampes du mineur, l'œil de l'homme se fortifie, qu'enfin même sa vue, dont les facultés augmentent incessamment, puisse reconnaître dans les gangues merveilleuses le reflet de ce qui est caché là-haut au-dessus des nuages. Tu ne sais rien de l'exploitation des mines, Elis Frœbom, je vais t'en parler.

À ces mots, le vieillard s'assit sur le banc auprès d'Elis, et commença à lui décrire longuement comment les métaux s'extrayaient des mines. Il s'efforça d'expliquer tout avec clarté, de tout embellir des plus vives couleurs aux yeux du nouvel initié, il parla des mines de Falun, dans lesquelles, disait-il, il avait travaillé depuis sa plus tendre jeunesse. Il décrivit la grande galerie avec ses flancs d'un brun noirâtre ; il dit les richesses immenses de la mine en gangues de la plus belle espèce. En discourant, il s'échauffa par degrés ; son regard devint plus étincelant. Il parcourait les puits comme les allées d'un jardin enchanté. Les pierres s'animaient, les fossiles se mouvaient ; le merveilleux pyrosmalithe, l'almandine rayonnaient à la lueur des flambeaux des mineurs ; les cristaux des montagnes brillaient d'une admirable splendeur.

Elis l'écouta attentivement ; la manière singulière dont le vieillard parlait des merveilles souterraines, comme s'il se fût trouvé au milieu d'elles, s'empara de tout son être ; il sentit sa poitrine oppressée ; il lui semblait avoir déjà été avec le vieillard dans la profondeur des mines, et y être retenu par un charme puissant qui le forçait à dire un éternel adieu à la douce lumière du jour. D'un autre côté, on eût dit que le vieux mineur lui avait ouvert un nouveau monde inconnu dont il faisait en quelque sorte partie, et que tous les prestiges de ce monde lui avaient été déjà révélée dès sa plus tendre enfance par des pressentiments mystérieux.

- Je vous ai, dit enfin le vieillard, montré toute la magnificence d'un état pour lequel la nature semble vous avoir destiné. Maintenant consultez-vous vous-même, et faites ensuite ce que votre sens intérieur vous ordonnera.

À ces mots, le vieux mineur se leva vivement et partit sans saluer Elis, et même sans se retourner vers lui. Bientôt il disparut à ses regards.

Pendant ce temps, tout était devenu tranquille dans la taverne. La force de l'ale et de l'eau-de-vie avait triomphé. Quelques-uns des matelots étaient partis furtivement avec leurs maîtresses ; d'autres étaient couchés dans des coins et ronflaient. Elis, qui ne pouvait pas retourner dans son domicile habituel, demanda et obtint une petite chambre à coucher.

À peine, fatigué et brisé comme il était, se fut-il étendu sur sa couchette, que le songe agita sur lui ses ailes.

Il lui semblait voguer à pleines voiles dans un beau vaisseau sur la mer polie comme un miroir ; au-dessus de lui s'arrondissait un ciel couvert de nuages sombres. Mais quand il regarda dans les eaux, il reconnut bientôt que ce qu'il avait pris pour la mer était une masse compacte, diaphane, étincelante, dans le rayon de laquelle le vaisseau s'abîma miraculeusement. Il se trouva donc sur un plancher de cristal, et vit au-dessus de sa tête une voûte de gangue noire et brillante. Ce qu'il avait pris pour le ciel nuageux était une gangue immense.

Poussé par une force inconnue, il s'avança ; mais en ce moment tout tourna autour de lui, et, comme des vagues onduleuses, surgirent de merveilleuses plantes de métal étincelant, qui, du fond des gouffres les plus impénétrables, élevaient leurs fleurs et leurs feuilles, et les entrelaçaient en groupes charmants. Le sol sur lequel elles reposaient était si transparent, qu'Elis pouvait apercevoir distinctement leurs racines.

Mais bientôt, son regard pénétrant toujours plus avant, il aperçut tout en bas de belles vierges sans nombre, qui formaient une chaîne de leurs bras blancs enlacés. C'était de leurs cœurs que sortaient ces racines, ces fleurs et ces plantes, et, quand ces vierges souriaient, une douce mélodie remplissait la voûte, et les merveilleuses fleurs de métal s'élançaient joyeusement à une plus grande hauteur.

Un sentiment indéfinissable de douleur et de volupté saisit le jeune homme ; un monde d'amour, de désir profond et ardent, s'ouvrit dans son âme.

- En bas ! en bas ! vers vous ! s'écria-t-il ; et il se jeta, les bras étendus, sur le sol. Le sol céda, et Elis se sentit nager comme dans un éther radieux.

- Eh bien, Elis Frœbom, comment te trouves-tu au milieu de ces splendeurs ?

Ainsi cria une voix tonnante. Elis aperçut près de lui le vieux mineur ; mais plus il le regardait, plus le vieillard prenait des forces colossales, et il finit par devenir un géant de métal fondu.

Elis n'était pas sans crainte ; mais à l'instant une lueur soudaine, sortie du gouffre comme un éclair, lui montra la figure grave d'une femme puissante. Elis sentit la joie de son cœur se changer progressivement en angoisse terrible. Le vieillard l'avait pris dans ses bras et s'écriait :

- Prends garde à toi, Elis Frœbom, c'est la reine ; il t'est encore permis de tourner tes regards en haut.

Involontairement il redressa la tête, et vit que les étoiles du ciel de la nuit étincelaient à travers une crevasse de la voûte. Une voix douce, qui exprimait la désolation, l'appela par son nom. C'était la voix de sa mère. Il crut reconnaître sa figure en haut auprès de l'ouverture, mais il se trompait. C'était une belle jeune femme qui lui tendait la main tout en bas sous la voûte en l'appelant par son nom.

- Porte-moi en haut, cria-t-il au vieux mineur, j'appartiens au monde supérieur et à son beau ciel.

- Prends garde à toi, Frœbom, dit le vieillard d'une voix lugubre, reste fidèle à la reine laquelle tu as voué ton âme.

Pendant que le jeune homme regardait en bas dans la figure immobile de la puissante femme, il sentit que son être se confondait avec la gangue resplendissante. Il se sentit en proie à une anxiété sans nom, et se réveilla de ce rêve mystérieux, dont les délices et les horreurs résonnaient profondément dans son âme.

Après s'être remis non sans peine, Elis se dit à lui-même :

- Il n'en pouvait être autrement ; il fallait bien que je rêvasse toutes sortes de choses extraordinaires. Le vieux mineur m'en a tant débité sur les magnificences du monde souterrain, que j'en ai la tête toute remplie ; jamais de ma vie je n'ai rien senti de pareil. Mon rêve continuerait-il ? Mais non ! non ! je ne suis que malade ; le grand air, la fraîche brise de la mer me guériront !

Il se leva et courut au port de Klippa, où les joies du høensning reprenaient leur cours. Mais bientôt il s'aperçut que toute cette joie ne le touchait point, qu'il ne pouvait s'arrêter à aucune pensée, et que des pressentiments, des désirs indicibles, se croissaient dans son âme. Il pensa avec une profonde douleur à sa mère, puis il lui semblait qu'il désirait rencontrer un jour la jeune fille qui l'avait apostrophé si amicalement dans son rêve. Puis il craignait que, quand même il la rencontrerait dans telle et telle rue, ce ne fût que sous une apparence féminine dont le vieux mineur avait, sans savoir trop pourquoi, une secrète horreur. Et pourtant il aurait voulu l'entendre encore parler des merveilles des mines.

Agité par toutes ces pensées qui se pressaient et se heurtaient en lui, il regardait couler l'eau. Alors il lui semblait que les ondes argentées se consolidaient en mica étincelant, dans lequel les grands et beaux vaisseaux venaient se confondre ; et que les sombres nuages qui se montraient en ce moment au ciel serein s'abaissaient et se condensaient en voûte de pierre. Il était rendu à son rêve, il revoyait la figure sérieuse de la femme puissante, et l'agitation tumultueuse du désir le plus vif s'empara de nouveau de lui.

Ses camarades le tirèrent de ses rêveries ; ils le forcèrent à les suivre. Mais à cette heure il croyait entendre sans cesse une voix qui lui chuchotait à l'oreille :

- Que veux-tu-faire encore ici ? va-t'en ! va dans les mines de Falun : c'est là que tu trouveras ta patrie. Là tu trouveras toute cette magnificence que tu as vue dans tes rêves. Va, va à Falun !

Pendant trois jours Elis Frøebom erra dans les rues de Gøethaborg, sans cesse poursuivi des images mystérieuses de son âme, sans cesse exhorté par la voix inconnue.

Le quatrième jour, il se trouva sous la porte de la ville qui conduit à Gøfle. Un homme de grande taille y passa devant lui. Elis crut avoir reconnu le vieux mineur, et, se sentant irrésistiblement entraîné, il le suivit sans l'atteindre.

Il marcha sans relâche.

Elis savait très bien qu'il était sur la route de Falun, ce qui le tranquillisait singulièrement ; car il était sûr que la voix de la Providence lui avait parlé par la bouche du vieux mineur qui le conduisait au lieu de sa destination.

En effet, il vit parfois, surtout quand il ne savait pas bien quel chemin prendre, sortir le vieillard d'un ravin, d'un buisson épais, d'un haut monceau de pierres, marcher devant lui sans regarder derrière, et disparaître subitement.

Enfin, après plusieurs jours de fatigant pèlerinage, Elis aperçut dans le lointain deux lacs, entre lesquels s'élevait une épaisse fumée. À mesure qu'il gravissait la hauteur occidentale, il distinguait à travers la fumée quelques tours et des toits noircis. Le vieillard se plaça devant lui, grand comme un géant, indiqua du bras droit la fumée, et disparut entre les rochers.

- C'est Falun ! s'écria Elis, c'est le but de mon voyage !

Il avait raison, car des gens qui passaient lui confirmèrent que la ville de Falun était située là entre les lacs de Runn et de Warpann, et qu'il gravissait le Mont-Guffris où se trouve la bure des mines de cuivre.

Elis Frøebom s'avança gaiement ; mais quand l'immense gouffre infernal s'étendit à ses pieds, il sentit son sang se glacer dans ses veines, et demeura interdit à l'aspect de cette horrible scène de dévastation.

Comme on le sait, la bure de la mine de Falun est longue de douze cents pieds, large de six cents et profonde de cent quatre-vingts. Les parties latérales descendent d'abord perpendiculairement ; puis leur pente est adoucie vers le milieu de la profondeur par des décombres et un amas de pierres d'où l'on a extrait le métal. On voit en ces lieux le cuvelage d'anciens puits construits avec des troncs d'arbres énormes, empilés et serrés les uns sur les autres, et emboîtés ensemble par les deux bouts à l'instar de ceux qui entrent dans la construction des forts de bois ordinaires. Aucun arbre, aucune verdure ne germe sur ces pierres nues et morcelées ; et des masses de rochers dentelés se dressent au-dessus, affectant mille formes fantastiques, semblables tantôt à de gigantesques animaux pétrifiés, tantôt à des colosses humains. Dans le précipice gisent pêle-mêle, avec une confusion sauvage, des pierres, des scories, du métal consumé par le feu, et une vapeur de soufre éternelle et suffocante monte de la profondeur immense, comme si l'on cuisait en bas une potion infernale dont les exhalaisons empoisonnées flétrissent la robe verte et riante de la nature. On serait tenté de croire que c'est ici que Dante est descendu pour voir l' *inferno* avec tous ses tourments et toutes ses terreurs désespérées.

Quand Elis plongea ses regards dans ce vaste gouffre, il se rappela ce que, longtemps auparavant, le vieux pilote de son vaisseau lui avait raconté.

Celui-ci, dans un accès de fièvre, avait cru voir s'écouler entièrement les eaux de l'Océan et s'ouvrir sous lui l'immense abîme. Alors il avait pu contempler les monstres hideux des mers qui, s'enlaçant affreusement, s'étaient roulés entre des masses de rochers étranges jusqu'à ce qu'ils fussent restés morts, la gueule béante.

Une telle vision, selon le vieux marin, annonce une mort prochaine dans les eaux ; et, en effet, bientôt après, il tomba par mégarde du pont dans la mer, où il disparut avant qu'on eût pu le sauver.

Elis y pensait, car ce gouffre s'offrait à lui comme le fond de la mer mis à sec, et les pierres noires, les scories rouges et bleuâtres comme des monstres hideux qui tendaient vers lui leurs bras de polypes.

Il arriva que justement quelques mineurs parurent hors du puits. Dans leurs sombres costumes, avec leurs figures noires et brûlées, ils avaient l'air de gnomes difformes, sortis avec peine de l'intérieur de la terre pour se frayer un chemin à sa surface.

Elis se sentit pénétré d'un frisson mortel, et, ce qui n'était jamais arrivé au marin, un vertige le prit ; c'était comme si des mains invisibles l'eussent entraîné dans le gouffre.

Les yeux fermés, il s'éloigna de quelques pas en courant, il redescendit le mont Guffris, et regarda de nouveau le ciel pur et noyé dans la lumière. Ce fut alors seulement, à distance de la bure, que se dissipa la terreur causée par cet épouvantable aspect. Il respira de nouveau librement, et s'écria du fond de son âme :

- Ah ! seigneur de ma vie, que sont toutes les horreurs de la mer comparées à celles de ces rocs crevassés et déserts ? que la tempête gronde, que les nuages noirs descendent au sein des vagues mugissantes, le beau et magnifique soleil reparait toutefois, et devant sa face riante se tait ce terrible fracas : mais jamais son regard ne pénètre dans ces cavernes noires, jamais un frais souffle du printemps ne rafraîchit là-bas la poitrine. Non, je ne m'associerai pas à vous, noirs vers de terre, jamais je ne saurais m'accommoder de votre triste vie !

Elis résolut de passer la nuit à Falun et de reprendre le lendemain matin de bonne heure le chemin de Gøethaborg.

Arrivé sur le marché, appelé *helsingtorget*, il trouva une quantité de peuple rassemblée.

Une longue procession de mineurs, en grande tenue, des flambeaux des mines à la main, des musiciens en tête, s'arrêtait devant une maison de belle apparence. Un homme d'une taille haute et svelte, entre deux âges, en sortit, et regarda autour de lui avec un sourire affable. À son maintien aisé, à son front ouvert, à ses yeux brillants d'un bleu foncé, il était impossible de méconnaître un véritable Dalarlien. Les mineurs firent un cercle autour de lui ; il leur secoua cordialement la main, et dit à chacun d'eux quelques paroles amicales.

Aux questions d'Elis Frøebom, on répondit que cet homme était Pehrson Dahlsjøe, maître des mesures, aldermann et possesseur d'une belle *bergsfrælse* près de la montagne appelée Stora-Kopparberg. On nomme *bergsfrælse* en Suède des biens de campagne concédés autrefois pour encourager l'exploitation des mines de cuivre et d'argent. Les possesseurs de ces *frælsen* avaient une portion des mines qu'ils étaient chargés d'exploiter.

On raconta encore à Elis qu'aujourd'hui-même le *bergsting* (jour d'audience) était fini et qu'alors les mineurs en corps faisaient des visites au propriétaire des mines, au maître des forges et aux aldermen, et que partout on les accueillait hospitalièrement.

Elis, en regardant ces hommes beaux et vigoureux, dont les figures respiraient la joie et la liberté, ne songea plus aux vers de terre de la grande bure. La franche gaieté qui, lorsque Pehrson Dahlsjøese montra, se manifesta dans tout le cercle, était d'une tout autre nature que la joie bruyante et sauvage des marins au *hoensning*.

La manière de se réjouir des mineurs entra profondément dans le cœur du silencieux et sérieux Elis. Il se sentit indiciblement à son aise, et il put à peine s'empêcher de verser des larmes d'émotion quand les jeunes mineurs entonnèrent une vieille chanson, dont l'air simple allait au cœur. Elle avait pour sujet les bienfaits de l'exploitation des mines.

La chanson finie, Pehrson Dahlsjø ouvrit la porte de sa maison, et tous les mineurs y entrèrent. Elis les suivit involontairement, de sorte qu'il put voir le spacieux corridor, où les mineurs se placèrent sur des bancs. Un bon repas était préparé sur la table.

La porte en face d'Elis s'ouvrit, et il en sortit une belle jeune fille ornée d'habits de fête. Elle était d'une taille svelte et élancée ; ses cheveux noirs étaient réunis en tresses sur le sommet de sa tête ; des agrafes d'or attachaient son beau corsage. Elle s'avança dans toute la grâce de la florissante jeunesse.

Tous les mineurs se levèrent, et un doux murmure de joie parcourut leurs rangs.

- C'est Ulla Dahlsjø ! Dieu a béni notre brave aldermann en lui donnant cette belle, pieuse et céleste enfant.

Les yeux des plus vieux mineurs eux-mêmes rayonnèrent quand Ulla leur offrit sa main comme aux autres pour les saluer. Puis elle apporta des cruches d'argent, y versa d'excellente ale, telle qu'on n'en prépare qu'à Falun ; et les présenta aux pieux invités. Le rayon divin de l'innocence la plus naïve dorait sa gracieuse figure.

Aussitôt qu'Elis aperçut la jeune vierge, il lui sembla qu'un éclair était tombé dans son âme, et enflammait la joie céleste, la douleur d'amour, la passion qui y couvaient. C'était Ulla Dahlsjø, c'était elle qui, dans son rêve fatal, lui avait tendu une main secourable ; il crut comprendre maintenant la signification profonde de ce rêve, et, oubliant le vieux mineur, bénit le sort qui l'avait amené à Falun.

Mais ensuite, se tenant sur le seuil de la porte, il se sentit indifférent à tout, misérable, délaissé, sans consolation ; il désira être mort avant d'avoir vu Ulla Dahlsjø puisqu'il était condamné à mourir d'amour et de tendres désirs. Il ne pouvait détourner ses yeux de dessus la jeune fille, et quand elle passa près de lui, il l'appela par son nom d'une voix douce et tremblante.

Ulla jeta un coup d'œil autour d'elle et aperçut le pauvre Elis, qui, la figure couverte d'un incarnat brûlant, se tenait là, les regards baissés, pétrifié, incapable de proférer une seule parole.

Ulla s'approcha de lui et lui dit avec un doux sourire :

- Vous êtes étranger, mon ami ; je le vois bien à votre costume de marin ! Eh ! mais, pourquoi restez-vous donc comme cela sur le seuil ? Entrez, et réjouissez-vous avec les autres !

À ces mots, elle le prit par la main, l'entraîna dans le corridor, et lui présenta une cruche remplie d'ale.

- Buvez, dit-elle, mon chier ami, et soyez le bienvenu.

Elis croyait se trouver dans le délicieux paradis d'un rêve enchanteur dont il allait trop tôt se réveiller pour se sentir doublement malheureux. Il vida la cruche sans savoir ce qu'il faisait. Dans ce moment Pehrson Dahlsjoes'approcha de lui, et après lui avoir secoué cordialement la main, lui demanda d'où il venait et ce qui l'avait amené à Falun.

Elis sentit dans toutes ses veines l'effet réconfortant de la forte boisson. Re regardant les yeux du brave Pehrson, il recouvra sa gaieté et son courage. Il lui raconta comment, fils d'un marin et toujours sur mer depuis son enfance, il était revenu des Indes ; comment il n'avait plus retrouvé sa mère, qu'il avait entretenue et soignée avec sa paye.

Il dit qu'il se sentait maintenant seul au monde, qu'il était dégoûté de la vie vagabonde des matelots ; qu'une inclination profonde le poussait vers l'état de mineur, et qu'il s'efforcera de trouver à Falun même une place de garçon mineur. Il ajouta ces dernières paroles, si contraires à tout ce qu'il venait de résoudre quelques moments auparavant, presque sans le vouloir, et comme s'il eût fait connaître à Pehrson le plus ardent de ses désirs, auquel seulement il n'avait pu croire lui-même jusqu'alors.

Pehrson Dahlsjoe regarda le jeune homme d'un air sérieux, comme s'il eût cherché à lire dans son âme.

- Je ne présume pas, Elis Fræbom, répliqua-t-il, que la légèreté seule vous éloigne de votre état, et que vous n'avez pas mûrement réfléchi à toutes les peines et fatigues du travail dans les mines avant d'avoir pris la résolution de vous y consacrer.

Il y a une ancienne croyance parmi nous : c'est que les puissants éléments au milieu desquels travaille le hardi mineur, l'anéantissent s'il ne fait tous ses efforts

pour maintenir l'autorité qu'il a sur eux, s'il cède à d'autres pensées capables d'affaiblir ses forces, qui doivent être vouées sans partage au travail dans la terre et le feu. Si vous avez suffisamment mis à l'épreuve votre vocation et que vous l'avez trouvée bien établie, vous êtes venu dans un bon moment. Dans la portion de mine qui m'appartient, je manque d'ouvriers. Si vous le pouvez, si vous le voulez, restez de suite chez moi et commencez demain votre travail sous la direction du maître mineur.

Le cœur d'Elis s'épanouit à ce discours de Pehrson Dahlsjøe. Il ne pensa plus aux horreurs du gouffre infernal qu'il avait vu. Ce qui remplissait son âme de bonheur et de délices, c'était l'idée de demeurer avec la belle Ulla sous le même toit, et de la voir tous les jours : il s'abandonna aux plus douces espérances.

Pehrson Dahlsjøe dit aux mineurs qu'un nouvel ouvrier s'était proposé pour travailler dans les mines, et leur présenta Elis Frøebom.

Tous regardèrent avec plaisir le vigoureux jeune homme, et dirent que, son corps étant souple et fort, il était en quelque sorte né pour être mineur, et que certainement il ne manquerait ni d'application ni de piété.

Un des mineurs, déjà vieux, s'approcha et lui secoua cordialement la main, en disant qu'il était le maître mineur dans la mine de Pehrson Dahlsjøe, et qu'il prendrait soin d'instruire le néophyte de tout ce que comportait son nouvel état. Elis s'assit près de lui, et le vieillard commença tout de suite à parler longuement des premiers travaux des ouvriers, en lui versant de fréquentes libations d'ale mousseuse.

Elis se rappela le vieux mineur de Gøethaborg, et sut répéter presque tout ce qu'il lui avait dit.

- Eh ! s'écria le maître mineur tout étonné, où avez-vous donc puisé tant de belles connaissances ? Vous ne manquerez pas sous peu d'être le meilleur ouvrier des mines.

La belle Ulla, en se promenant parmi les convives et veillant à remplir leurs verres et leurs assiettes, sourit souvent à Elis, et l'engagea à se réjouir.

- Maintenant, lui dit-elle, vous n'êtes plus étranger : vous appartenez à notre maison, et non pas à la mer trompeuse ; non ! Falun avec ses riches montagnes est votre patrie.

À ces paroles d'Ulla, tout un ciel de délices et de félicité s'ouvrit au jeune homme. On voyait bien qu'Ulla s'arrêtait volontiers auprès de lui et Pehrson Dahlsjöele regardait aussi avec une satisfaction visible, et semblait applaudir à son air de sang-froid et de gravité.

Cependant le cœur d'Elis lui battit fortement quand il se trouva de nouveau devant l'inférieur gouffre fumant. Revêtu du costume des mineurs, portant des souliers dalécarliens, lourds et ferrés, il descendit dans le puits avec le maître mineur.

Tantôt des vapeurs chaudes qui gênaient sa respiration menaçaient de l'étouffer ; tantôt les lumières flamboyaient dans le courant d'air froid et pénétrant qui parcourt les précipices. Ils descendirent toujours, et se trouvèrent enfin sur des échelles de fer à peine larges d'un pied. Elis Frøebom s'aperçut que toute l'habileté à grimper qu'il avait acquise comme marin ne pouvait lui être d'aucune utilité.

Ils arrivèrent au fond, et le maître mineur montra à Elis l'ouvrage dont il devait s'occuper.

Elis pensa à la belle Ulla ; il vit sa figure planer sur lui comme un ange, et il oublia toutes les horreurs du précipice, toutes les fatigues du pénible travail. Il était bien arrêté dans sa tête que, s'il s'adonnait au travail des mines de toute la force de son âme, en faisant tous les efforts possibles, il pourrait peut-être se flatter un jour des plus douces espérances. Aussi, dans un espace de temps incroyablement court, il devint aussi habile que le plus exercé de tous les ouvriers.

Chaque jour le brave Pehrson Dahlsjöele concevait plus d'affection pour le jeune homme diligent et pieux, et lui répétait souvent que non seulement il avait trouvé en lui un bon travailleur, mais encore un fils chéri. L'inclination d'Ulla se manifestait aussi de plus en plus. Souvent, quand Elis allait à l'ouvrage et qu'il y avait quelque danger, elle le priait, elle le conjurait, les larmes aux yeux, de se bien garder de toute imprudence. Et quand il revenait, elle sautait joyeusement à sa rencontre, et avait toujours de l'ale bien brassée et un bon plat tout prêts, pour le restaurer.

Le cœur d'Elis trembla de joie quand un jour Pehrson Dahlsjœ lui dit que, puisqu'il avait apporté une somme assez considérable, il parviendrait, avec le secours de son application et de ses économies, devenir propriétaire d'une bergsfrælse, et que certainement alors aucun propriétaire de mines ne lui refuserait la main de sa fille s'il la demandait. Il aurait voulu déclarer de suite qu'il idolâtrait Ulla, et qu'il avait placé tout l'espoir de sa vie dans sa possession. Mais une crainte invincible lui ferma la bouche. D'ailleurs Ulla partageait-elle son amour ? il le pressentait parfois, mais il était encore en proie à une incertitude qui l'empêchait de s'expliquer.

Il arriva un jour qu'Elis travaillait tout au fond du puits, enveloppé dans une fumée épaisse de soufre, de sorte que sa lampe ne répandait qu'un faible jour et qu'il pouvait à peine distinguer les filons des roches. Tout à coup il entendit frapper dans un puits encore inférieur, comme si quelqu'un y eût travaillé avec le marteau. Comme un tel travail n'était guère possible à cette profondeur et qu'Elis savait que personne n'était descendu avant lui, parce que le maître mineur avait employé ses gens ailleurs, ces coups lui causèrent une certaine surprise, il laissa reposer son marteau, et écouta attentivement le son creux des coups, qui se rapprochaient toujours de plus en plus. Tout à coup il aperçut à ses côtés une ombre noire ; au moment où un coup de vent écartait la vapeur du soufre il reconnut le vieux mineur de Gœthaborg.

- Bonne chance ! s'écria le vieillard ; bonne chance ! Elis Frœbom, ici-bas, au milieu des roches ! Eh bien, comment trouves-tu ce genre de vie, mon camarade ?

Elis voulait lui demander de quelle manière singulière il était entré dans le puits ; mais le vieillard frappa de son marteau sur la pierre avec une telle force que les étincelles en jaillirent et que l'écho en fut répercuté comme un éclat de tonnerre.

- Voilà un excellent *trapp*, s'écria-t-il d'une voix formidable ; mais toi, misérable coquin, tu n'y vois qu'un méchant *trum* qui ne vaut pas un brin de paille. Ici-bas, tu es une taupe aveugle, dont le prince des métaux restera toujours l'ennemi ; et en haut tu ne peux rien faire non plus. Eh ! tu voudrais obtenir pour femme la fille de Pehrson Dahlsjœ ? voilà pourquoi tu travailles ici sans l'ombre d'une pensée et sans amour pour ton métier. Prends garde, faux compagnon, que le roi des métaux, que tu railles, ne te saisisse et ne te renverse de façon à te briser les membres en mille morceaux. Jamais Ulla ne sera ta femme, je te le dis !

Ces paroles enflammèrent la colère d'Elis.

- Que fais-tu ici, cria-t-il, dans le puits de mon maître Pehrson Dahlsjøe, où je travaille de toutes mes forces et ainsi que mon état le demande ? Va-t'en par où tu es venu, ou bien nous verrons qui de nous deux brisera le premier le crâne de l'autre.

En disant ces mots, Elis se plaça d'un air menaçant devant le vieillard, et leva en l'air le marteau avec lequel il avait travaillé. Le vieillard partit d'un éclat de rire moqueur, et Elis le vit avec effroi sautiller comme un écureuil sur les marches de l'escalier, et disparaître entre les pierres.

Elis se sentit paralysé de tous ses membres ; incapable de se remettre à la besogne, il remonta. Le vieux maître mineur s'écria en le voyant :

- Au nom du Christ, que t'est-il arrivé, Elis ? tu es pâle et défait comme la mort ? N'est-ce pas ? la vapeur du soufre, à laquelle tu n'es pas encore habitué, est la cause de ton malaise ? Bois, mon enfant, cela te fera du bien.

Elis but un bon coup d'eau-de-vie dans la bouteille que le maître mineur lui présenta ; et, fortifié par cette libation, raconta tout ce qui lui était arrivé dans la mine, et comment il avait fait la connaissance du mystérieux mineur.

Le maître mineur l'écouta tranquillement et secoua la tête d'un air pensif :

- Elis Frøebom, dit-il, c'est le vieux Torbern que tu as rencontré ; et je vois bien maintenant que ce qu'on raconte de lui est plus qu'une tradition sans fondement.

Il y a plus de cent ans, il vivait ici à Falun un mineur, nommé Torbern. Il doit avoir été l'un des premiers qui firent fleurir le travail des mines à Falun ; et, de son temps, l'exploitation rapportait beaucoup plus que de nos jours. Personne ne s'y entendait aussi bien que Torbern, qui, profondément versé dans les sciences, présidait à l'exploitation de toutes les mines de Falun. Comme s'il eût été doué d'un pouvoir surnaturel, les mines les plus riches se découvraient à lui. Ajoutez à cela que c'était un homme sombre, toujours absorbé dans ses pensées ; n'ayant ni femme ni enfant, et, pour ainsi dire, sans feu et sans lieu, il vivait dans les usines de Falun sans jamais remonter à la lumière du jour et fouillait sans cesse dans les noires cavernes.

Voilà pourquoi l'on se dit bientôt à l'oreille qu'il avait fait un pacte avec la puissance mystérieuse qui règne dans le fond de la terre et y prépare des métaux. Torbern prédisait continuellement qu'il arriverait des malheurs si les mineurs ne se sentaient poussés au travail par un véritable amour pour les pierres et les beaux métaux ; sans prendre garde à ses exhortations, par avidité et désir de lucre, on élargissait toujours les puits ; enfin, le jour de la Saint-Jean 1678 arriva le terrible éboulement qui produisit notre énorme bure, et en même temps détruisa tellement toutes nos constructions que maint puits ne put être rétabli qu'à force de peine et de travail.

L'on n'entendit et l'on ne vit plus Torbern, et il parut certain qu'il avait été tué par l'éboulement. Bientôt après, le travail alla de mieux en mieux, et les travailleurs prétendaient avoir vu le vieux Torbern qui leur donnait toutes sortes de bons conseils et leur montrait les plus riches veines. D'autres jeunes gens vinrent ici, comme toi, prétendant qu'un vieux mineur les avait exhortés à se faire mineurs et les avait envoyés à Falun. Ceci arriva toujours quand on manquait d'ouvriers ; il était donc probable que le vieux Torbern avait encore de la sollicitude pour le travail des mines. Si maintenant tu as réellement conversé avec le vieux Torbern, et qu'il t'ait parlé d'un excellent *trapp*, il est sûr que nous y trouverons une riche mine de fer que nous chercherons demain.

Quand Elis Frøebom, agité de différentes pensées, rentra dans la maison de Pehrson Dahlsjøe, Ulla ne vint pas amicalement à sa rencontre comme à l'ordinaire. Le regard baissé et, comme Elis crut s'en apercevoir, les yeux rouges de pleurs, Ulla était assise près d'un jeune homme qui tenait sa main dans la sienne, et s'efforçait de lui dire des choses aimables auxquelles Ulla ne faisait guère attention.

Pehrson Dahlsjøe entraîna dans une autre chambre Elis, qui, saisi d'un sombre pressentiment, regardait le couple d'un œil fixe.

- Maintenant, Elis, lui dit-il, tu seras bientôt à même de me prouver ta fidélité et ton amour ; car, si jusqu'à présent je t'ai traité comme mon enfant, tu vas l'être aujourd'hui tout à fait. Le monsieur que tu vois chez moi est le riche négociant Eric Olawsen de Gøethaborg. Sur sa demande, je lui donne ma fille en mariage ; il ira avec elle à Gøethaborg, et alors tu resteras seul avec moi pour être mon unique soutien dans ma vieillesse. Eh bien ! Elis, tu ne dis rien ? tu pâlis ; j'espère que ma résolution ne te déplaît pas et que tu ne veux pas me quitter ainsi dans un moment où ma fille m'abandonne ; mais je m'entends nommer, M. Olawsen m'appelle, il faut que j'aille auprès de lui.

À ces mots, Pehrson rentra dans la première pièce.

Elis sentait sa poitrine déchirée par mille poignards brûlants. Il n'avait ni paroles ni larmes. Dans un désespoir affreux, il sortit en courant de la maison et ne s'arrêta que devant la grande bure. Si ces crevasses offraient pendant le jour un aspect terrible, la nuit, à une heure où la lune n'éclairait encore que faiblement, on eût cru qu'un nombre immense de monstres vomis par l'enfer se vautraient et se roulaient sur le sol fumant, regardaient au-dessus d'eux avec des yeux flamboyants et étendaient leurs griffes gigantesques pour torturer la pauvre race humaine.

- Torbern! Torbern! s'écria Elis d'une voix terrible qui réveilla les échos dans le précipice; Torbern, me voici! Tu avais raison; j'étais un misérable en cédant à un vain espoir sur la surface de la terre. C'est ici-bas que se trouvent mon trésor, ma vie, mon tout. Torbern! descends avec moi; montre-moi les *trapps* les plus riches, que j'y travaille, que j'y fouille, que j'y creuse et ne revoie jamais la lumière du jour! Torbern! Torbern! descends avec moi!

Elis battit le briquet, alluma son flambeau, et descendit dans le puits où il avait été la veille sans que cette fois le vieillard lui apparût. Mais quelle fut son émotion quand, dans le plus profond de la mine, il aperçut clairement et distinctement le *trapp*, de manière à pouvoir en reconnaître les couches superposées!

Il affermit son regard et se dirigea vers la gangue: une lumière éblouissante parut éclairer tout le puits, dont les murs devinrent transparents comme le plus beau cristal. Le rêve fatal qu'avait fait Elis à Goethaborg se représenta à son esprit. Ses yeux se plongeaient dans des plaines délicieuses, couvertes de plantes et de beaux arbres de métal, auxquels, comme autant de fruits et de fleurs, pendaient des pierres qui jetaient des flammes. Il vit les vierges, il vit la noble figure de la puissante reine. Elle le saisit, l'attira vers elle, le pressa sur son sein; un rayon brillant perça sa poitrine, et il perdit connaissance, n'éprouvant d'autre sensation que celle d'être bercé par les vagues d'un brouillard bleuâtre, transparent et radieux.

- Elis Frœbom! Elis Frœbom! s'écria d'en haut une voix forte, et le reflet de torches illumina le puits.

Pehrson Dahlsjøelui-même était là ; il descendit avec le maître mineur pour chercher le jeune homme qu'on avait vu courir comme un fou à la bure. Ils le trouvèrent raide et sans mouvement, la figure collée contre les roches glacées.

- Qu'est-ce ? s'écria Pehrson ; que fais-tu ici la nuit, jeune imprudent ? Rassemble tes forces, et monte avec nous ; qui sait si tu n'apprendras pas de bonnes nouvelles là-haut ? Elis, gardant un morne silence, suivit Pehrson Dahlsjøe, qui ne se lassait pas de lui faire des reproches de s'être ainsi exposé.

Le jour se levait quand ils entrèrent dans la maison. Ulla poussa un cri, se jeta au cou d'Elis, lui prodigua les noms les plus tendres. Mais Pehrson Dahlsjøe dit au jeune mineur :

- Insensé que je suis, n'aurais-je pas du savoir depuis longtemps que tu aimais Ulla, et que tu ne travaillais peut-être avec tant de zèle que pour l'amour d'elle ? ne devais-je pas m'apercevoir également qu'Ulla t'aimait de toute son âme ? pouvais-je souhaiter un meilleur gendre qu'un pieux mineur, instruit et appliqué, enfin tel que toi, Elis Frøebom ? Mais ce qui me fâchait, ce qui m'irritait, c'était votre silence.

- Mais savions-nous bien, dit Ulla en interrompant son père, que nous nous aimions à ce point ?

- Qu'il en soit ce qu'il voudra, continua Pehrson ; bref, j'étais colère de voir qu'Elis ne me parlait pas ouvertement et franchement de son amour ; et comme je désirais mettre ses sentiments à l'épreuve, j'ai imaginé hier avec M. Eric Olawsen une fable qui t'a presque donné la mort, fou que tu es ! M. Eric Olawsen est marié depuis longtemps ; et c'est à toi, mon brave Elis, que je donne ma fille en mariage, car, je le répète, je ne crois pas possible de me souhaiter un meilleur gendre.

Les larmes d'Elis coulèrent en abondance, larmes de délices et de plaisir. Tout le bonheur qu'offre la vie était si vivement descendu sur lui ! Il croyait presque encore être le jouet de l'illusion d'un doux rêve.

[Sur l'invitation de Pehrson Dahlsjøe, les mineurs se rassemblèrent à un dîner festif.]

Ulla avait mis ses plus brillants atours, et était plus belle que jamais, de sorte que tous s'écriaient à chaque instant :

- Ah! quelle jolie fiancée notre brave Elis Frœbom a méritée! Que le ciel les bénisse tous deux dans leur piété et leur vertu!

Sur la pâle figure d'Elis se peignait encore l'horreur de la nuit, et souvent il fixait devant lui des yeux hagards, étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

- Qu'as-tu donc, mon Elis? demanda Ulla.

Elle le pressa sur son cœur: - Oui, oui! dit-il, à es véritablement lu moi, maintenant tout va bien!

Au milieu de cette félicité, Elis croyait sentir parfois une main froide comme la glace s'enfoncer dans sa poitrine, et entendre une voix sombre lui dire:

- Es-tu bien au comble de tes vœux après avoir obtenu Ulla? Pauvre insensé! n'as-tu pas vu la figure de la reine?

Il se sentait presque maîtrisé par une terreur indicible à l'idée que tout à coup l'un des mineurs se dresserait comme un géant, et qu'il reconnaîtrait en lui Torbern venu pour lui rappeler d'une manière terrible l'empire souterraine des pierres et des métaux auquel il s'était donné corps et âme!

Et pourtant il ne savait nullement pourquoi cet être mystérieux pouvait être son ennemi, et ce que son état de mineur avait de commun avec son amour.

Pelsrsou remarqua bien le trouble d'Elis, mais il l'attribua aux souffrances qu'il avait essuyées en descendant nuitamment dans le puits. Il n'en fut pas de même d'Ulla, qui, saisie d'un secret pressentiment, pressait son amant de lui dire quel événement horrible était capable de lui faire oublier la présence de sa bien-aimée. La poitrine d'Elis menaçait de se rompre. En vain il s'efforça de raconter à son amante la vision merveilleuse qu'il avait eue dans le gouffre. Il lui semblait qu'un pouvoir invisible lui fermait la bouche, que la figure terrible de la reine sortait de son cœur pour le regarder, et que s'il en prononçait le nom, tout allait se changer autour de lui en pierres sombres et noires comme à l'aspect de la tête de Méduse. Toute la magnificence des abîmes de la terre, qui l'avait rempli de la plus haute félicité, lui apparaissait maintenant comme un enfer plein de tourments et de désespoir, orné de charmes trompeurs pour l'attirer à sa perdition.

Pehrson Dahlsjø ordonna à Elis de passer quelques jours sans sortir, afin de se guérir de l'indisposition à laquelle il paraissait succomber. Pendant ce temps l'amour d'Ulla, que ne dissimulait point son cœur pieux et naïf, chassa le souvenir de l'aventure fatale arrivée dans la mine. Elis commença à revivre, à goûter de nouveaux plaisirs, à croire à un bonheur qu'aucune puissance ennemie ne saurait troubler.

Quand il descendit dans le puits, tout lui apparut sous un aspect différent. Les veines les plus riches étaient visibles à ses yeux ; il redoubla de zèle dans son travail. Il oublia tellement tout le reste, que, revenu sur la surface de la terre, il était forcé de rappeler à sa mémoire Ulla et Pehrson Dahlsjø. Il se sentait comme divisé en deux grandes parties ; il lui semblait que son meilleur, son véritable moi reposait au centre du globe terrestre, dans les bras de la reine, pendant qu'il regagnait sa couche sombre à Falun. Ulla lui parlait-elle de son amour et de l'espoir qu'elle concevait d'être heureuse avec lui, il commençait à décrire la magnificence des profondeurs de la terre, des richesses immenses qui y étaient cachées, et perdait souvent le fil de ses discours incompréhensibles et bizarres. La pauvre fille fut saisie d'alarmes et de tristesse en voyant Elis changé dans tout son être et si subitement. Elis, au contraire, rempli de joie, annonçait sans cesse au maître mineur et à Pehrson lui-même les usines les plus riches, les *trapps* les plus magnifiques, et quand on ne trouvait rien qu'une gangue stérile, il riait d'un air moqueur, disant que lui seul savait déchiffrer les signes mystérieux, l'écriture significative que la reine elle-même gravait sur les pierres, et qu'il suffisait de comprendre ces signes sans faire paraître au grand jour ce qu'ils annonçaient.

Le vieux maître mineur regardait avec une profonde et douloureuse compassion le jeune homme qui parlait, les yeux étincelants, du paradis brillant caché dans les entrailles de la terre.

- Ah ! maître, dit-il à l'oreille de Pehrson Dahlsjø, le vieux Torbern s'ensorcelé le pauvre jeune homme ! Pehrson Dahlsjø répondit :

- N'ajoutez pas foi à ces vieux contes de mineur, mon vieux ! L'amour a dérangé la tête de ce profond penseur ; voilà tout. Que le mariage ait lieu, et alors nous verrons disparaître les *trapps*, les trésors et tout le paradis terrestre !

Enfin le jour fixé pour le mariage approcha. Quelques jours auparavant, Elis Frøbom était devenu plus tranquille, plus sérieux et plus sombre que jamais ;

mais aussi jamais il n'avait témoigné autant d'amour pour Ulla. Il lui était impossible de se séparer d'elle ; il n'allait pas même à la mine ; il semblait ne plus penser à sa vie inquiète de mineur ; car aucune parole qui eût rapport à l'empire souterrain ne passait sur ses lèvres. Ulla était rayonnante de félicité ; elle avait craint que les puissances formidables qui séjournent dans la terre, et dont elle avait souvent entendu parler les vieux mineurs, n'entraînassent Elis à sa perte ; mais cette appréhension avait disparu. Aussi Pehrson Dahlsjöedit-il en souriant au vieux maître mineur :

- Voyez-vous bien qu'Elis Frøebom n'a eu la tête égarée un moment que par son amour pour Ulla !

Le jour de la noce, au matin, c'était la fête de saint Jean, Elis frappa à la porte de la chambre de sa fiancée. Elle ouvrit, et recula effrayée en voyant Elis déjà en habits de noce et pâle comme la mort ; un feu sombre brillait dans ses yeux.

- Je viens, dit-il d'une voix basse et tremblante, pour te dire, ma chère Ulla, que nous sommes tout prêt d'atteindre l'apogée du bonheur réservé à l'homme ici-bas. Tout m'a été révélé cette nuit même.

En bas, au fond de la mine, se trouve enfermée dans du chlorithe et du mica l'almandine étincelante d'une couleur de cerise, dont les lignes contiennent le présage de notre sort, les tablettes de notre vie. Je te le donnerai en présent de noce. Il est plus beau que la plus magnifique escarboucle, rouge comme le sang, et si, liés par un fidèle amour, nous regardons sa lumière rayonnante, nous verrons distinctement que notre cœur est uni avec les branches merveilleuses qui germent dans le cœur de la reine au centre de la terre. Il ne faut plus qu'aller chercher cette pierre, et c'est ce que je m'en vais faire tout à l'heure. En attendant, adieu, Ulla ! Je serai bientôt de retour !

Ulla conjura son amant avec des larmes brûlantes de se désister de cette romanesque entreprise, parce qu'elle pressentait un grand malheur ; mais Elis Frøebom lui assura que sans cette pierre il ne pourrait rester une heure tranquille, et qu'il n'y avait pas lieu de supposer le moindre danger imminent. Il pressa sa fiancée avec effusion sur son cœur, et partit.

Déjà les conviés étaient assemblés pour accompagner le couple à l'église de Kopparberg, où la cérémonie devait avoir lieu. Toute une troupe de jeunes filles richement parées, qui, d'après la coutume du pays, devaient précéder la fiancée

en qualité de demoiselles d'honneur, riaient et folâtraient autour d'Ulla. Les musiciens accordaient leurs instruments et essayaient une joyeuse marche de noces. Il était presque midi, et Elis Frøebom n'avait pas encore paru.

Tout à coup des mineurs accourent ; l'effroi et l'angoisse bouleversent leurs figures pâles ; ils annoncent qu'un éboulement terrible vient de combler tout le puits dans lequel se trouve la mine de Dahlsjøe !

- Elis, mon Elis, tu es mort ! mort !

Ainsi parla Ulla, et elle retomba à demi morte.

Pehrson Dahlsjøe apprit alors du maître mineur qu'Elis était descendu dans la grande bure de grand matin ; au reste, comme tous les ouvriers étaient invités à la noce, personne n'était à travailler dans le puits. Pehrson Dahlsjøe et tous les mineurs se rendirent sur les lieux ; mais toutes les recherches, même les plus hasardeuses, demeurèrent inutiles : Elis Frøebom ne fut pas retrouvé.

C'était au reste un fait constaté que l'éboulement avait enseveli le malheureux sous une masse de pierres ; et ainsi le deuil et la misère entrèrent dans la maison du brave Pehrson Dahlsjøe au moment même où il croyait se préparer du calme et du repos pour ses vieux jours.

Il y avait longtemps que le maître des mesures et aldermann Pehrson Dahlsjøe était mort, et que sa fille Ulla avait disparu ; personne à Falun ne savait rien sur leur compte ; car, depuis le malheureux jour de noce d'Elis Frøebom, cinquante années étaient révolues.

Or il arriva que les mineurs, en cherchant un passage entre deux mines, trouvèrent à une profondeur de trois cents mètres, dans de l'eau vitriolique, le cadavre d'un jeune homme qui paraissait pétrifié. Quand ils le remontèrent au jour, on eût dit que ce jeune homme était enseveli dans un profond sommeil, tant il était frais, tant les traits de sa figure étaient bien conservés ; ses habits ne portaient pas le moindre trace de pourriture ; il en était de même des fleurs qui paraient sa poitrine.

Tous les gens du voisinage se rassemblèrent autour du jeune homme qu'on avait monté de la bure, mais personne ne reconnut les traits de sa figure ; personne non plus ne put se souvenir qu'un mineur eût été enseveli par un éboulement. On

était sur le point de transporter le cadavre à Falun, quand on vit dans le lointain s'approcher en haletant sur des béquilles une vieille femme décrépite.

- Voilà la mère de la Saint-Jean ! s'écrièrent quelques mineurs.

Ils avaient donné ce nom à la vieille, qu'ils avaient constamment vue venir depuis plusieurs années, le jour de la Saint-Jean, regarder dans l'abîme, se tordre les mains, gémir et pousser des cris plaintifs en faisant le tour de la bure, et puis repartir.

À peine la vieille eut-elle aperçu le cadavre du jeune homme qu'elle laissa tomber ses béquilles, tendit ses bras vers le ciel, et s'écria avec un accent plaintif qui perçait le cœur :

- Ô Elis Frøebom ! ô mon doux fiancé !

Et à ces mots elle se mit à genoux devant le cadavre, en saisit les mains glacées, et les pressa contre sa poitrine refroidie par l'âge, dans laquelle, comme du naphte enflammé sous une enveloppe de glace, battait encore un cœur rempli du plus brûlant amour.

- Ah ! dit-elle en regardant autour d'elle, personne de vous ne connaît la pauvre Ulla Dahlsjø, l'heureuse fiancée de ce jeune homme, il y a cinquante ans ! Quand, accablée de chagrin et de désolation, je me rendis à Ornæs, le vieux Torbern me consola en me disant que je reverrais encore une fois sur cette terre mon Elis, que les pierres ensevelirent ici le jour de mes noces. Je suis venue chaque année, remplie d'un tendre désir et d'un fidèle amour, regarder dans l'abîme profond. Et aujourd'hui j'ai réellement joui du bonheur de le revoir ! Ô mon Elis, mon fiancé bien-aimé !

Elle enlaça de nouveau le jeune homme de ses bras desséchés, comme si elle eût voulu ne s'en séparer jamais. Tous l'environnèrent pénétrés d'une émotion profonde.

Ses soupirs devinrent de plus en plus faibles, et ses sanglots se perdirent en sons sourds et inarticulés.

Les mineurs s'approchèrent pour relever la pauvre Ulla ; mais elle avait rendu le dernier soupir sur le corps de son malheureux fiancé. On s'aperçut que le cadavre, qu'on avait cru pétrifié, commençait à tomber en poussière.

Dans l'église de Kopparberg, là où cinquante ans auparavant le couple avait dû recevoir la bénédiction nuptiale, furent réunies les cendres d'Elis Frøebom et celles de la fiancée qui lui avait été fidèle jusqu'à la mort.

Ville de Suède, capitale de la Dalékarlie, à l'est de laquelle est une célèbre mine de cuivre. Gøethaborg ou Gothembourg, ville de Suède, capitale de la Gothie occidentale, qui possède un beau port sur le golfe de Cattegat. Principale rivière de la Gothie, qui se jette dans le Cattegat, à Gøethaborg. En suédois, *auberge*. *Bumper* signifie, en suédois et en anglais, *verre plein*. Næcken ou Nicken est le Neptune des mers du Nord ; sa suite de génies et de spectres marins est désigné sous la nom collectif de *Troll*. La Néricie est une province de Suède, au sud-ouest de l'Upland. Roches auxquelles adhère le métal dans la mine. Le pyrosmalithe et l'almandine sont deux espèces de grenat qui accompagnent quelquefois les matières métalliques. Ils font partie de la deuxième classe des minéraux, suivant la méthode du minéralogiste Haüy. Gøfle ou Gesté, capitale de la province de Gestricie, en Suède. Le puits le plus profond d'une mine. Revêtement des murs d'un puits. Littéralement *ancien homme*, sénateur ou échevin d'une ville. En allemand *glück auf!* salutation ordinaire des mineurs. *Trapp* est une riche veine qui s'étend au loin, la *trum* est une veine détachée dans laquelle ne se trouve que très peu ou point de métal. Elis ne voyait pas le *trapp* et travaillait à un *trum* dont le produit aurait été nul.